

**ACOLHER, EXPLICAR, DESVELAR: ATÉ ONDE
ME APRESENTAR AO OUTRO? TRANSPARÊNCIA E
OPACIDADE NAS LITERATURAS FRANCÓFONAS**

**Accueillir, expliquer, dévoiler, jusqu'où me dire à l'Autre ? Transparence
et opacité dans les littératures francophones**

Dominique Ranaivoson¹

Resumo

As condições econômicas tornaram possíveis os grandes deslocamentos, mas como fica a questão da abertura para o outro? A literatura francófona produzida nos países coloniais é aqui trazida como forma de apresentação de si ao outro, como tempo e lugar de uma hospitalidade recíproca, como um texto que apresenta e oculta um Outro ao mesmo tempo idêntico e radicalmente diferente. O autor conclui que esta literatura leva o leitor a um universo que lhe é familiar pela língua e complementemente estranho pelos valores. Torna opaca uma realidade seja ocultando os contextos históricos em que esta foi produzida, seja negando os conhecimentos anteriores do leitor para obrigá-lo a entrar num universo apresentado como mais real. Esta postura conduz a simulacros de hospitalidade, a comédias de fraternização e mesmo à radicalização de identidades como autoproteção.

Palavras chave: Hospitalidade. Acolhimento. Turismo. Literatura francófona.

¹ Centre de recherches Michel Baude, Université de Metz. E-mail: Ranaivoson-hecht@wanadoo.fr

Introduction

L'imaginaire du voyage s'est toujours nourri de l'altérité: on part pour voir autre chose, pour rencontrer des gens différents qui vous emmèneront un instant dans leur monde, physique, culturel, mais aussi imaginaire. Dans cette perspective, la rencontre, objet du tourisme, se noue entre des espaces aussi bien qu'entre des personnes. Mais comment créer les conditions, non pas matérielles, mais psychologiques, pour que cette rencontre soit plus qu'un dérivatif où l'autre serait un simple élément du décor exotique vu par un regard formé d'avance plaquant sur lui des schémas élaborés ailleurs, l'enfermant dans une compréhension aussi totale qu'illusoire. Les conditions économiques ont rendu les déplacements techniquement accessibles, au contraire des époques où le paramètre de la dangerosité augmentait l'attrait de l'aventure. Mais, au-delà du progrès matériel qu'en est-il de cette ouverture à l'autre ? Qui s'ouvre à qui ? Comment ce même environnement qui rend possible les voyages élève-t-il des fossés invisibles qui sont autant de pièges entre les personnes, les images et les discours formés (pré-formés et dé-formés) par les uns sur les autres ? Nous verrons ici comment, après la littérature coloniale et la littérature de voyage, genres si appréciés encore aujourd'hui, la littérature francophone, écrite par des " autochtones " peut être un des lieux préalables à une compréhension de l'autre. Comment le texte, produit ici dans ma langue, ouvre sur un lointain et un proche, présente et cache un Autre à la fois identique et radicalement différent. La littérature francophone peut-elle aider à mettre en place un tourisme respectueux d'humains complexes tout en exploitant le rêve ? Nous verrons successivement comment le rapport d'altérité, mis en scène dans les figures littéraires de l'autre ou des représentations fantasmées, dépend étroitement de la conscience de soi et comment, paradoxalement, la multiplicité des textes augmente les ambiguïtés. Puis nous poserons la littérature francophone comme anti-littérature de voyage, cherchant comment l'acharnement à briser les schémas clairs peut aider à créer les conditions de la rencontre. Enfin, nous tenterons d'évaluer les risques et les chances contenues dans cet acte d'écriture sur soi à l'autre, comment les masques peuvent, par une certaine lecture, en dire plus que les dévoilements, en posant les cadres préalables à une hospitalité

réciproque qui soit tout à la fois disposition à comprendre l'Autre dans sa complexité, son rapport au monde et cette empathie à laquelle chacun rêve et qui n'est peut-être que l'Utopie de la fraternité universelle.

1 Altérité et conscience de soi

1.1 L'imaginaire colonial

La littérature de voyages avait déjà ouvert la voie en cultivant la fascination et l'attrait pour le lointain, le pittoresque, l'analyse des contrastes, le portrait de l'Autre centré uniquement sur son altérité. Le voyage était à la fois la découverte d'un univers autre, exotique, et une quête de soi, les images extérieures semblant n'être là que pour, à l'inverse, renforcer la sienne propre. Ainsi, toute vraie hospitalité était-elle vouée au simulacre. Le spécialiste de la littérature de voyages bien connu, François Moureau en présentant son dernier recueil, *Le théâtre des voyages* (MOUREAU, 2005) fait un constat abrupt :

Pourquoi notre imaginaire pourtant nourri de mythes exotiques, ne les [les littératures de voyages] rattachait-il que rarement à des textes précis ? [...] Pourquoi la découverte de l'Autre suscita-t-elle plus de rejet que d'ouverture, de jugements hautains que de délicieuses rencontres, de diabolisation que d'humaine sollicitude ? ²

La littérature coloniale, abondante en titres, en couleurs et en rebondissements, a joué un rôle trop peu mis en évidence dans l'élaboration d'un imaginaire d'Empire en France. L'Autre n'était alors plus seulement différent, curieux, mais dans son exotisme charmant et fascinant à la fois, fondamentalement une confirmation d'une supériorité de race, de civilisation et de personne. Le regard, la construction littéraire ou picturale venait alors étayer cette conviction, parfois de manière inconsciente. Ainsi l'écrivain Isabelle Eberhardt, adoptant l'Algérie, et nourrissant sa soif de rêve et d'absolu par une

² Message diffusé sur le site de la littérature de voyages : CRLV, 20 mars 2005.

vision des Algériens (qu'elle appelle les " Mauresques ") construite par sa vie intérieure seule. Voici, par exemple, dans un texte qui vient d'être ré-édité à Alger, comment elle dépeint une vieille femme:

Dans ce cerveau éteint, seule la foi en Dieu demeure vivace. D'humain, Kheïra n'a plus que ce besoin de recours suprême qui attendrit les cœurs les plus durs, et qui, chez les simples, résume toute la poésie de l'âme (EBERHARDT, 2002, p. 47).

Ses textes renvoient à des personnages certes singuliers, mais vus comme des types d'une race où hommes et femmes sont mûs par une indifférence au monde extérieur qualifiée de " suprême " (EBERHARDT, 2002, p. 42-45) , à l'amour farouche mais fugitif, à la beauté sauvage et mystérieuse. Ils sont en quelque sorte non inscrits dans l'histoire, surgis d'un décor somptueux et misérable à la fois qui n'est que le reflet de leurs caractéristiques imaginées par l'auteur. Elle instille tous les termes du paradigme de l'inaction béate qui sera longtemps associée aux Arabes et qui pour elle est l'essence même du charme, au sens fort du terme:

Enfin, au fond d'une impasse, par une porte branlante, on entrait dans un patio frais, plein d'une ombre séculaire. [...] Là, les bruits n'arrivaient qu'atténués, vagues, et rien n'indiquait le cours du temps, sauf les rayons obliques du soleil qui cheminaient, à travers les heures somnolentes, sur les murs anonymes d'en face. Il faisait bon dans ce vieux réduit barbaresque, rêver et s'alanguir en de longues inactions, dans le désir d'anéantissement lent, sans secousses, d'une âme lasse (EBERHARDT, 2002, p. 11).

Tout est mort, tout est silencieux, dans ce coin du vieil Alger barbaresque (EBERHARDT, 2002, p. 18).

Tous les textes de ce courant, quelque documentés qu'ils soient, semblent avoir pour objectif de renseigner le lecteur y compris sur les pensées de cet Autre à décrypter, de le rapprocher donc dans une compréhension de ses attitudes, et en même temps de le cantonner dans ces mêmes attitudes qui le dénoncent aux yeux de l'Occidental. Roger Pascal décrit les Malgaches sous la colonisation dans des nouvelles parues en 1989. Il prétend expliquer le comportement de paysans dont on vient de saisir la production d'alcool frauduleuse :

Le village, ce sont quelques cases en désordre, petites, basses, blondes ou noircies par le temps et la fumée. Les enfants du vieux pays auraient fait, au fond du jardin, des retraites enchantées. [...] Ils sont poussés au pied des grands tamariniers, les hommes, ils s'accroupissent dans leurs toges [...] Les hommes sont à nouveau à croupis et indifférents [des oiseaux] pillent les récoltes et piquent les fruits, mais au pays où la vie est douce, tout le monde doit vivre, tout le monde, car c'est Dieu qui donne la vie. Ils sont riches, ils paieront l'amende, c'est un risque. Voilà ce qu' "il" - le blanc- peut lire derrière ces fronts lisses et ces yeux qui ne veulent pas voir (PASCAL, 1989, p.93).

L'Autre, même muet, même apparemment impassible, est donc décrypté, décodé, par celui qui prétend les connaître. Projection d'Occidental qui sera ensuite pris de cours quand la parole sera rendue à cet Autre qu'il a cru fataliste et indifférent et dont le désir de vengeance aura mûri aussi longtemps que silencieusement. Sur des tons comiques, sarcastiques, des romans récents présentent toujours les personnages des pays lointains comme éloignés des canons admis en Occident. Aux femmes offertes de l'époque coloniale, ont succédé les schémas aussi caricaturaux des roublards campés en quelques expressions savoureuses : «les chauffeurs de taxi-brousse accostent les passants. Ils mâchent nerveusement leur chique de khat pour en extraire le jus vert. Un homme édenté, torse nu, me serre le bras » (KAUFFMANN, 2002, p.155). Le lecteur francophone a l'illusion de connaître en même temps qu'il est rassuré sur son degré de civilisation. Le primitivisme qui fige l'Autre consolide la hiérarchie des races et des civilisations et assure une régénération à qui est las de la complexité de sa société avancée mais désenchantée. Il nourrit toujours, et avec les mêmes mobiles, le tourisme qui vend, avec ces images, le projet de rencontre avec un pittoresque calibré : "Raffinement et élégance au cœur d'une île encore sauvage" titre un hôtel de Madagascar le 29 mars 2005.³ Comment envisager une rencontre quand la " légendaire hospitalité " ⁴ de l'Autre, réelle d'autre part, n'est intéressante que si cet Autre reste sauvage ? D'autant que cet Autre, objet de désir et de fascination, construit, lui aussi, des images qu'il projettera avec la même inconscience.

³ Publicité contenue dans un dossier inséré dans *Le Monde*, " Madagascar, les trésors de la Grande Ile ", 29 mars 2005.

⁴ Même document.

1.2 L'imaginaire de l'Autre

Celui qui a toujours été regardé, visité, photographié, étudié, se sait et se vit dans une position inférieure. Malgré la joie du visiteur qui aime s'immerger pour un temps, bref et contrôlé, dans des conditions précaires rebaptisées pittoresques, il sait que celui-ci se vit comme supérieur. La première manifestation de cet écart est qu'il n'a pas la liberté de parcourir le trajet en sens inverse et de provoquer la rencontre en d'autres lieux. Il reçoit pour une bonne part parce qu'il est dominé. Le don jadis de la fille à l'administrateur colonial, la présentation d'objets symboliques aux touristes, sont souvent mûs par le secret espoir de s'attirer la magnanimité de ceux sur lesquels on lit les signes de la puissance. Le tourisme moderne connaît bien les assauts de vendeurs de tous acabits, les services offerts se soldant par des demandes voilées, les espérances jaillies d'une adresse distribuée. Et s'organise cet imaginaire de l'Autre, cet Autre lointain, riche, qui s'intéresse, écoute, fraternise, semble s'approcher. Faut-il le laisser entrevoir autre chose que ce qu'il désire voir et pour lequel il est venu ? Lui dire que les lions ou les lémuriers sont bien là, les plages sont vraiment blanches et les cocotiers se balancent, les femmes dansent et sourient, mais qu'il y a aussi des hommes et des femmes aux prises avec une réalité sociale, historique, économique, complexe ? Autrement dit, la vraie hospitalité consiste-t-elle à respecter son rêve en y figurant, mais sans lui ouvrir une réalité pour laquelle il n'y a pas de place dans son cœur, ou à entrouvrir pour lui une autre vision, autochtone, de ce monde qu'il est venu arpenter ? La première option est la plus fréquente avec la conviction, entretenue par la réserve due aux hôtes qu'il ne faut pas importuner parce qu'ils sont là pour eux, qui encourage à créer une attitude composée, faite d'apparente ouverture et de complète dissimulation, où chacun semble trouver sa mesure. Pain, thé à la menthe, eau fraîche, poissons, quelques instants, présentation des enfants, en conformité avec ce que l'on suppose des désirs de l'autre, mais pas de dévoilements, donc pas de Rencontre. Et fascination ou secrète jalousie, ou complet mépris. Le fondement d'une telle attitude est souvent la conviction intériorisée que le nouveau venu admire un cadre familial, dépourvu de magie pour celui qui le voit constamment, mais qu'il ne peut pas trouver d'intérêt à une

réalité socio-culturelle qui ne vaut pas la sienne. La hiérarchie des cultures et des races fonctionne alors à l'envers, et rend impossible l'accueil sincère. Dans un tel scénario, la seule littérature admise est la littérature orale, contes, proverbes, cités comme des témoignages de la pérennité des traditions archaïques conformes à la sauvagerie exotique. Il ne s'agit pas d'entrer dans l'intérêt social ou littéraire de ce corpus mais de l'exhiber au même titre que des costumes, comme des accessoires garants d'authenticité. Ainsi, la littérature la plus forte sert de masque et évite tout partage. La rencontre semble avoir eu lieu, mais l'Autre a su rester dans son rôle. Chacune des deux parties semble si construite et figée par des schémas intériorisés et confirmés par les apparences qu'il semble vain d'espérer en une hospitalité réciproque plus profonde. Faudrait-il renoncer aux rencontres vraies, faudrait-il croire en l'irréparable fossé entre les cultures et les zones géographiques, les îles et leur soleil d'un côté, le Nord et ses richesses, la France et ses monuments de l'autre? Ou se résoudre à n'attendre du tourisme que des devises pour l'un et des souvenirs pour l'autre ?

Il faut poser la question de la possible médiation entre ces deux partis, d'un objet qui serait en quelque sorte une interface. La littérature francophone surgit dans cet espace déserté par un discours ouvertement pittoresque qui reste apprécié mais qui n'a plus aucune crédibilité.

2 La littérature comme préalable à l'hospitalité ?

2.1 Une littérature de l'entre-deux

L'écrivain francophone s'adresse aussi au lecteur extérieur à son pays d'origine, celui qui va voyager. Les contextes d'édition et de niveau de vie créent parfois la situation absurde qui offre des textes davantage à ceux qui lui sont étrangers qu'à ceux auxquels ils étaient initialement destinés. Joue ensuite une ambiguïté entre le succès et la compréhension, entre la reconnaissance de l'intérieur ou de l'étranger de ces écritures francophones qui passent les frontières politiques dans l'espace linguistique et que les Canadiens appellent " littératures migrantes ". Ces auteurs viennent de ces mondes

lointains qui ont fourni leurs schémas aux imaginaires de voyages ou de conquête, ont été forgés par leur culture. Ils vivent l'imaginaire autochtone, en portent les valeurs, les schémas de pensée et d'expression, l'esthétique, la religiosité. Immergés dans leur société, ils ont souffert de ses non-dits, ses conflits, ses frustrations, et en portent les fiertés et les exaspérations. Ils réagissent vivement contre l'image stéréotypée dont souffre leur pays et ses habitants, image dont ils mesurent mieux que quiconque le décalage d'avec la réalité et l'enfermement dans lequel il maintient ceux qui reçoivent. Les insulaires, victimes des images de sable, d'accueil traditionnel spontané et de bonheur lointain s'insurgent contre ce qu'ils vivent comme un enfermement, le " vieux mythe colonial du veul doudouisme insulaire " (SUICARD, 2005, p.10). Le tout récent recueil poétique *Hurricane*, en rassemblant des poèmes d'insulaires aussi variés qu'unis dans cette révolte, en donne une démonstration éclatante. Le poète néo-calédonien, Emmuel Tjibaou écrit :

L'hospitalité, quelle délectation amère !
Ultime supplice dompté sur ma terre
La diversité culturelle d'une nation en serre
Une frime pour touristes sans caractères une dignité blasée à l'eau de mer (SUICARD, 2005, p. 219).

C'est porteurs de tout cela qu'ils offrent des textes personnels et travaillés littérairement, qui n'ont pas pour objectif premier d'informer clairement sur une référence extérieure avec les moyens compris par les touristes. Ces textes, outre la langue, se caractérisent par un anti-exotisme qui bouscule les cadres pré-établis: jamais de paysages envoûtants, de gens intégrés, d'harmonie sociale, de zones d'espérance. Pas de pittoresque, peu de place au cadre sauf s'il est laid et délabré ; la tradition est remise en question, l'histoire et les liens sociaux dénoncés, les ambiguïtés et les blocages internes des sociétés évoqués au travers de la fiction et parfois de manière cryptée. Les codes esthétiques de la pudeur, de la beauté, de la sociabilité, sont souvent violemment bafoués par des scènes de violence, la description de lieux ou de sentiments les plus noirs possibles. D'un lieu rêvé peuplé de personnages immuables, on est brusquement propulsé dans un chaos proche de l'enfer. Ces textes refusent d'être soumis à une

lecture ethnologique, mais les références à des situations et des toponymes réels inclinent à les lire comme des critiques acerbes. Le candidat au voyage reposant et régénérant ne sera pas enclin à se rendre dans les destinations mentionnées. Citons seulement Tananarive, la Ville remplie des parfums des daturas des romans de Charles Renel, exaltée par les nombreux romans coloniaux puis par la poésie malgache, cadre de l'enfance coloniale quasi paradisiaque de tant de lecteurs français, et décrite ainsi par la romancière Michèle Rakotoson dans *Lalana* :

On ne peut marcher vite à Antananarivo. Il y a cette pesanteur de l'air, cette chaleur qui englue tout et rend les gestes lourds. Il y a cette odeur permanente de gaz délétères, cette odeur acide qui entre dans les poumons, qui envahit les muscles, il y a cette poussière rouge, noircie par les gaz d'échappement et la suffocation permanente de cette ville si haut perchée, si sèche.

On étouffe à Tana, quand il fait chaud.

Mais il n'y fait pas toujours chaud. Ni sec. Il y a aussi les saisons des pluies-tous les ans- les cyclones, les inondations, les chaussées qui s'effondrent, les maisons qui tombent, s'affaissent sur elles-mêmes, comme un tas de boue ravivée par l'eau qui s'infiltré partout, à la recherche des égouts bouchés depuis longtemps (RAKOTOSON, 2002).

L'acharnement apparent est le même contre Yaoundé chez le Camerounais Patrice Nganang (2004), contre Fort-de-France chez le Guadeloupéen Alfred Alexandre (2004), contre Alger chez l'Algérien Boualem Sansal (2003), contre Djibouti chez Waberi (2003). Chez tous, s'entremêlent de douloureuses questions sociales, écologiques, politiques exprimées par l'enlaidissement du cadre.

Aux personnages "typiques" ont succédé les vieux vicieux ou exaltés, les épaves sociales, les hallucinés, les prostituées, les trafiquants. Là non plus, point de carte postale mais une construction littéraire qui veut immerger le lecteur dans une réalité qui est l'inverse de celle qui continue d'être chantée par les exotes. Et pourtant, ces textes choquants offrent une occasion unique d'entrer dans l'univers de la vraie altérité.

2.2 Comment et pourquoi lire ces textes dans une optique d'hospitalité ?

Nous venons de le voir très brièvement, ces textes francophones ne prennent aucune précaution avant d'initier le lecteur à leur monde. Point d'historique en introduction, point de prologomènes, point non plus d'adaptation à la pensée rationnelle de l'Occidental qui veut comprendre dans sa logique avant d'appréhender par ses sens. Cette littérature entretient l'abrupt, veut immerger, dérouter, brutaliser même. Elle dépayse en ce sens qu'elle bouscule les repères mêmes de l'organisation du discours et de la pensée. Ecrite dans une langue comprise, elle semble vouloir opacifier une réalité en niant les connaissances antérieures du lecteur pour l'obliger à entrer dans un univers présenté comme plus réel. Césaire parle de “ désentraver les mares et les jacinthes d'eau ”, de “ transformer la rouille et la poussière des rêves en avalanche d'aube ” au moyen de la “ parole plus loin ” qui est, grâce à l'écriture des autochtones, “ à portée de la main et de la conque / A portée du cœur ” (SUICARD, 2005, p.15). C'est que cette écriture refuse la clarté englobante qui laisserait au lecteur la satisfaction de croire qu'il a compris donc qu'il domine la réalité de l'Autre. Ici, l'Autre reste loin, fascinant, terrifiant car les auteurs écrivent non pour expliquer mais pour rendre compte des complexités qu'ils affrontent sans les vaincre, des morcellements et des contradictions que le monde moderne leur impose. La littérature francophone détruit les clichés racoleurs et n'offre pas de réponse aux douloureuses questions sociales, politiques, ethnologiques qu'elles soulèvent : paupérisation, urbanisme non maîtrisé, Au contraire, elle offre une vision problématisée de sociétés toujours réduites à des schémas clairs par ceux qui leur restent étrangers.

Celui qui veut les comprendre doit donc lire ces textes avec distance, ne jamais croire aux descriptions mais entendre le texte comme une construction personnelle et donc issue d'un choix qui rend compte d'une perception individuelle sur une société. Le lecteur attentif aux réalités d'un pays doit accepter d'être agressé et dérouté par une littérature qui lui montre d'abord qu'il est, lui, l'Autre qui ne comprend pas, l'Etranger à toutes ces strates complexes, douces ou douloureuses. Le texte se trouve alors en position de passerelle quelquefois dangereuse, il indique qu'un passage entre des

cultures a lieu, en dépit de la pseudo-transparence de la langue ou des liens anciens, qu'il faut se convertir intérieurement si l'on désire la rencontre. Qu'une culture est un ensemble difficile à cerner et que ni la langue ni la présence sporadique sur le terrain ne gomme rapidement l'altérité. Dans ces conditions, la lecture de ces textes offre une vraie chance mais aussi des risques à cette hospitalité recherchée par les uns et les autres.

3 Chances et risques de la rencontre par le texte

3.1 Les risques du dévoilement

Même de façon indirecte, le texte francophone montre un fonctionnement intellectuel, social, culturel marqué par la différence. Sans induire de lecture ethnologique, il pose des indices en entr'ouvrant des pans de mémoire, en décrivant des scènes familières, en dévoilant des problèmes et des postures connues du groupe seul. Ecrire dans la langue de l'autre revient à se dire pour lui, se dévoiler, c'est lui offrir la préhension des rouages des systèmes de pensée. C'était l'objectif avoué d'Ahmadou Kourouma, c'est celui d'Assia Djebar, de Ngadang, de tous les auteurs qui parlent indirectement d'eux sous la fiction francophone. Les risques sont violemment perçus par les publics qui reconnaissent leur société déformée ou trop bien décrite par cette écriture. Et la critique marocaine d'accuser Tahar ben Jelloun⁵, la Malgache Raharimanana, l'Algérienne Amin Zaoui, tous sont accusés de donner une mauvaise image de leur société, de ne pas se cantonner au rôle de représentation orientée (par l'idéologie ou d'autres facteurs, internes et externes) de leur pays. Le consensus sur la protection de la fierté communautaire semble fort et la littérature vient bousculer les limites entre ce qu'il faut montrer à l'étranger et ce qu'il doit ignorer afin de toujours rester extérieur. La littérature francophone est ici dans un rôle d'initiation pour celui qui accepte de plonger par les mots au cœur des réalités obscures avant d'en reconnaître brièvement les contours durant son séjour. Il doit néanmoins toujours se savoir en

⁵ Entretien avec Tahar ben Jelloun, France-Culture, 10 mars 2005.

lisière, aux bords des questions entrevues. Si le dévoilement introduit le risque de honte ou de sujétion, il tend aussi au lecteur le piège de la connaissance. A l'orgueilleux qui croit savoir parce qu'il a lu, qui prétend connaître l'Autre car il croit l'avoir rencontré dans les textes personne n'ouvrira son univers propre car il se sentira réduit à l'état de connaissance livresque.

3.2 Les chances données par le texte

Le premier avantage d'une telle littérature est de brouiller l'image figée des mythes touristiques, de donner une place non seulement au cadre, mais surtout aux gens qui l'habitent. Les personnages créés ne sont pas donnés comme des types représentatifs de toute leur société ou de leur groupe. La littérature coloniale présentait par le singulier " la métisse ", " le roi bara ", " le planteur ", l'aventurier déclassé ... La littérature de voyage reprend implicitement les typologies afin d'avertir le néophyte des caractéristiques de ceux qu'il rencontrera. La littérature francophone présente des silhouettes entre individuation et allégorie mais qui prennent la parole et sont élevés au rang de sujets au lieu d'être au sein d'une galerie d'objets. Chacun parle, se raconte, exprime sa vision du monde qui l'entoure avec ses mots, sa construction, ses déformations. Au lecteur de comprendre l'errance, la déstructuration, les questionnements sans réponses de chacun. Il dispose d'éléments mais non de l'interprétation de ceux-ci. Le texte lui donne la chance d'appréhender d'autres réalités comme des univers à interroger, interpréter comme des énigmes difficiles. S'il est franc, il saura qu'il ne possède pas toutes les clés et entrera dans une démarche de rencontre où il sera le requérant. Peut alors commencer une vraie hospitalité au sein des populations qui, de loin comme de près, ont servi de modèles aux personnages littéraires désormais connus.

La deuxième chance offerte par cette littérature est rendre l'histoire à ces sociétés qui ont été figées dans des tableaux archaïques. Alors que le regard touristique superficiel cherche à rester dans les invariants d'une société, où seul ce qui est " traditionnel ", " authentique " c'est-à-dire figé et archaïque est susceptible d'être

intéressant, le regard du lecteur est imprégné par les bouleversements imposés par le temps qui passe. Temps qui fait surgir la modernité, éclore les conflits, changer les équilibres, bouleverse les repères. L'irruption de la mémoire met en perspective le présent, faisant ressurgir les éléments constitutifs des identités, montrant la genèse de conflits ou de structures sociales. Le regard posé sur l'Autre ne sera alors plus inscrit uniquement dans l'instant mais le replacera dans une chronologie, un espace de vie et de société sans cesse en mouvement. Ni progrès ou régression au sens européenocentrique du terme, ni révolution comme nouvelle genèse au sens marxiste, mais simplement et communautairement, recomposition des éléments face aux situations nouvelles. La littérature francophone délivre de l'ethnisme figé, du reportage complet qui domine.

Le lecteur qui a appréhendé cela est prêt pour une rencontre où chacun des interlocuteurs est pris dans ce même monde mouvant, même s'il vit en deux points distincts de celui-ci.

C'est dans et grâce à cette relativisation fragilisante pour chacun qu'une empathie peut éclore.

Nous voudrions illustrer notre propos par un exemple concret d'un lecteur (modèle ?) qui est passé par la littérature avant de vivre la Rencontre. Écoutons le Tunisien Hedi Bouraoui, vivant au Canada depuis plusieurs décennies, ne connaissant pas du tout les Antilles, qui lit l'écrivain visionnaire Haïtien Frankétienne :

Avant d'y poser le pied, il me fallait naviguer à travers livres clairs et boueux, simplets et hermétiques, pages somnifères, sulfureuses ou vivifiantes jusqu'à la perle rare, un pavé bourré d'ultra-vocalités⁶. Oh, ces voix qui crépitent de colère, de frustration, de revendications jubilatoires et autres harangues hors de ce monde ! Je me plonge corps et âme dans le kaléidoscope des vocables qui font chavirer mon horizon. J'en sors assoiffé de curiosité et pour l'île et pour l'auteur [...] Il me fallait coûte que coûte faire le voyage, vivre l'intensité du livre de plein fouet, transformer le cérébral en cheval de bataille du réel, le livresque en vivante arabesque (BOURAOUI, 2004, p.117).

⁶ Il lexicalise ici le titre d'un recueil de Frankétienne, *Ultravocal*, paru en 1972 et re-publié en France en 2004 aux éditions Hoëbeke, collection "Étonnants voyageurs".

Conclusion

Voyager, c'est passer d'un univers à un autre en restant soi-même tout en se laissant changer par un Autre incarné et présent. Les schémas induits chez le voyageur comme chez l'autochtone sont si puissants et si intériorisés qu'ils déjouent toute rencontre authentique en voilant à chacun la réalité du monde intérieur de l'autre. La prudence et le réalisme commandent de se plier à l'ouverture en se prémunissant des dominations réelles et symboliques. Cette posture conduit à des simulacres d'hospitalité, des comédies de la fraternisation, des fantasmes d'unité, et, peut-être, à des radicalisations des identités par mesure de protection. Dans ce monde de la vraie et fausse découverte d'une altérité tantôt rabotée tantôt entretenue, la littérature francophone peut jouer un rôle de passeur, ouvrant les imaginaires jusqu'à une réalité humaine qui l'alimentera à son tour. La posture de l'auteur, les prises de position par rapport à la langue, les référents, font entrer le lecteur dans un univers qui lui est familier par la langue et complètement étrange par ses valeurs. Il peut faire de cette littérature non un guide plus authentique que les précédents mais un viatique à la fois déstabilisant, mystérieux, et libérateur. Elle créera une disposition d'esprit permettant à l'Autre d'être un individu dans un monde original aux prises avec une histoire en devenir, avec des heurts et des acquis. Cette prise de conscience des fragilités rend disponible à une Rencontre authentique qui aura fait tomber les modèles acquis chez chacun. Entre les réalités des uns et les autres, la fiction des mots aura tendu les fils ténus de la communion.

Bibliographie

ALEXANDRE, Alfred. *Bord de canal*, Paris, Dapper, 2004.

EBERHARDT, Isabelle. *L'écriture de sable*, Alger, Barzakh, 2002.

KAUFFMANN, Alexandre. “ Ambanja ! Ambanja ! ”, in *Revue des deux Mondes*, janvier 2002

MOUREAU, François. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Age classique*, Paris, PUPS, Imago Mundi, no 11, 2005.

NGANANG, Patrice. *L'invention du beau regard*, Paris, Gallimard, Continents noirs, 2004.

PASCAL, Roger. *Filanjana*, Paris, Présence africaine, 1989.

RAKOTOSON, Michèle. *Lalana*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2002.

SAINT-ELOI, Rodney ; Péan, Stanley. *Nul n'est une île*, Québec, Mémoire d'encrier, 2004, p.117.

SANSAL, Boualem. *Dis-moi le paradis*, Paris, Gallimard, 2003.

SUICARD, Doriane (coordonné par). *Hurricane, cris d'insulaires*, Martinique, Desnel, 2005.

WABERI, Abdourahman. *Transit*, Paris, Gallimard, Continents noirs, 2003.